

Par Jean-Pierre Durand

Montréal, mon guépard et moi

En 1960, un ménage chauffait encore au bois dans ma rue et un autre, qui n'avait toujours pas son frigo, se faisait livrer de la glace. Cela se passait dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Dans un autre coin de la ville, témoin d'une autre époque, circulait un des derniers tramways de Montréal. C'était le temps des grands défilés du Père Noël et des parades de la Saint-Jean-Baptiste.

En 1960, aucun règlement n'empêchait de déambuler à sa guise dans le port de Montréal. Je me rappelle, entre toutes choses, cette journée, mémorable s'il en est une, où de la casonade fut déversée par accident sur le quai. J'étais avec un ami et nous nous en étions donné à cœur joie et à pleines mains dans ce présent sucré tombé du ciel, au point d'en être malades !

C'est bien plus tard que les livres m'ont appris que le Québec de cette époque était à un tournant décisif, ce que les sociologues ont appelé la Révolution tranquille. Mais pour le jeune «flos» que j'étais, aucun changement n'était vraiment perceptible. Après tout, on continuait à faire maigre le vendredi et à apprendre par cœur le petit catéchisme. Et puis, les grands magasins du centre-ville s'exprimaient plus souvent qu'autrement en anglais et Dupuis Frères, qui vendait «en français», détonnait presque dans ce concert marchand.

Roulement de tambours maintenant, car c'est en 1960 que j'ai collé ma toute

première charnière sur mon tout premier timbre ! Un timbre pour lequel j'avais eu le coup de foudre : le guépard de 40 centimes de la Côte française des Somalis. Certes, un timbre bien modeste, mais qui avait le pouvoir de me transporter en Afrique !

En 1967, l'Exposition universelle de Montréal brillait de tous ses feux. La ville s'était dotée d'un métro silencieux, dont une station menait à la Place des Arts. Montréal avait bien changé. Et j'étais devenu, bien sûr, un collectionneur invétéré de timbres-poste. Plus mordu que jamais, j'avais entrepris de collectionner les timbres du monde entier, avec l'illusion qu'un jour mes albums contiendraient tous les timbres déjà émis sur la planète ! (Le temps et la raison m'ont appris depuis à modérer quelque peu mes transports).

À l'école, qui ne s'appelait pas encore polyvalente, j'avais mis sur pied, avec d'autres amis, un club philatélique. On y échangeait ferme, et le montant des échanges se situait facilement dans les deux chiffres ! On échangeait timbre contre timbre, un triangulaire contre un autre triangulaire, un Franco d'Espagne contre la reine Juliana de Hollande, une petite semeuse contre un roi boursouflé. On appelait, entre nous, ce type d'échange, la façon oeil pour oeil, dent pour dent... Des heures durant, comme des grands, nous nous partagions le monde ! Sans coup férir, car il n'y a pas violon d'Ingres plus paci-



Montréal, mon guépard et moi



fique et internationaliste que la philatélie. Le résultat de tous ces échanges à la bonne franquette était minutieusement consigné dans notre journal de bord, *Le Canard philatélique*. Ce journal, ronéotypé à la main, abordait aussi les nouvelles émissions, en les critiquant parfois sans ménagement. Je me rappelle qu'on trouvait la reine d'Angleterre surreprésentée sur nos timbres... à l'époque !

En 1972, survient le drame : ma collection est perdue, dans des circonstances qu'il serait trop douloureux de raconter ici. Le drame est amoindri par le fait qu'entre-temps mon cœur a chaviré, non plus pour une reine sur un timbre, mais pour une princesse en chair et en os. Ah, le temps bénit des fréquentations, des discothèques et des cafés ! S'ensuivra une longue période de sorties frénétiques, entrecoupées d'études littéraires et d'emplois saisonniers, qui laisseront bien peu de place à la philatélie. Si au moins j'avais rencontré une philatéliste ! Mais non, Louise se passionnait pour l'astronomie, Annie pour le cinéma italien, Chantal aimait le baseball et France les pâtisseries ! Il faut croire que j'ai pris mon mal en patience (remarquez qu'il y avait bien quelques consolations !). L'abstinence (philatélique s'entend) dura pas moins de quinze ans. Quinze longues années, et je me demande encore comment j'ai pu me passer des timbres !

M'en passer ? Non, pas tout à fait, car il m'arrivait parfois de me laisser tenter

par de beaux timbres au comptoir de la poste. Le feuillet-souvenir soulignant l'exposition philatélique mondiale de la jeunesse, CANADA 82, est un de ceux-là. Et je lisais toujours la chronique philatélique de Monsieur Denis Masse chaque samedi dans *La Presse*. La petite flamme vivotait peut-être, mais elle n'était pas morte pour autant !

En 1987, Montréal est plus multiethnique que jamais et davantage francophone. Parmi bien des événements, le Festival de jazz, celui des films du monde et le Cirque du Soleil font honneur à cette ville. Quant à moi, je me suis marié et je me suis initié aux joies de la paternité. Le temps était donc mûr pour le retour à mes premières amours. Je me suis rendu, un peu timidement, au Salon des collectionneurs de Montréal. J'ai déambulé parmi les stands, me demandant s'il était raisonnable de me replonger dans la philatélie, de repartir à zéro. En avais-je encore le goût ? J'ai remarqué un étalage de timbres à 5 cents. J'ai regardé, j'y ai plongé machinalement les doigts et, tout d'un coup, comme sorti tout droit de mon enfance, j'ai revu mon guépard à 40 centimes des Somalis. Il était toujours aussi modeste. Il n'avait pas perdu un iota de son pouvoir d'attraction. Et il me ramenait à la philatélie !